

Judith Miller

Philosophe et éditrice

Née à Antibes, le 3 juillet 1941, Judith Miller, dernière fille de Jacques Lacan, est morte à Paris, mercredi 6 décembre, des suites d'une maladie dégénérative. Lors de sa naissance, sa mère, Sylvia, compagne de Lacan depuis 1938, était encore mariée avec l'écrivain Georges Bataille. Et, de même, Lacan était encore civilement l'époux de sa première femme, Marie-Louise Blondin, dont il avait eu trois enfants, Caroline, Thibaut, Sibylle ; cette dernière se suicidera en 2013. Pendant des années (jusqu'en 1964), Judith portera le nom de Bataille malgré le mariage de sa mère avec Lacan, le 17 juillet 1953.

Après la Libération, Jacques achète un appartement, situé au 5 de la rue de Lille, à Paris, qui deviendra ensuite son célèbre cabinet. C'est là qu'elle passera quelques années aux côtés de sa mère et de sa demi-sœur, Laurence Bataille, future psychanalyste.

Lacan avait une véritable adoration pour sa fille qui le lui rendait bien. Il souffrait amèrement de ne pas avoir pu lui donner son nom dès sa naissance et était ébloui par sa beauté, ses dons et sa virtuosité intellectuelle. Élevée au cœur de l'intelligentsia qu'il fréquentait, elle s'intégra au cercle de ses disciples, participant ainsi très jeune à l'essor de la pensée lacanienne. Elle fit ses études au Collège Sévigné et fut reçue première à l'agrégation de philosophie.

L'Université moquée

Mariée en 1966 à Jacques-Alain Miller, elle participa aux travaux des *Cahiers pour l'analyse* publiés par le Cercle d'épistémologie de l'ENS où étaient réunis, par de brillants normaliens, des textes de grands penseurs de l'époque, parmi lesquels Georges Canguilhem, Claude Lévi-Strauss ou Michel Foucault. Le groupe des *Cahiers* avait la ferme volonté d'inscrire l'œuvre du maître au cœur de la pensée la plus novatrice de cette époque : celle du « structuralisme » inspirée par la linguistique (de Ferdinand de Saussure à Roman Jakobson).

Engagée ensuite, comme son mari, dans l'aventure de la Gauche prolétarienne, Judith Miller se trouva dans une situation délicate, en mars 1970, lorsqu'elle donna un entretien à Michèle Manceaux, journaliste à *L'Express*, qui préparait un livre sur les professeurs. Elle y faisait l'éloge de la révolution

culturelle chinoise et se moquait de l'Université, alors même qu'elle y enseignait : « *Je m'attacherai à ce qu'elle fonctionne de plus en plus mal.* » Il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Pourtant, elle sera rayée de l'enseignement supérieur qu'elle ne réintègrera qu'après l'arrivée de la gauche au pouvoir.

D'une fidélité absolue à l'enseignement de son père, sans pour autant suivre une cure analytique, elle jouera un rôle considérable, durant des années, au sein de l'École de la cause freudienne (ECF), fondée en 1981, par Jacques-Alain Miller, coauteur des séminaires de son beau-père et détenteur du droit moral sur l'ensemble de l'œuvre de celui-ci. Elle s'occupera de toutes les rencontres internationales et de la diffusion à l'étranger de l'œuvre lacanienne. Elle fut aussi coéditrice, aux éditions du Seuil, de la collection Champ freudien fondée du vivant de Lacan, grâce à François Wahl.

Elle était aimée par tous les siens et appréciée pour son « *dévouement sans limite* », comme le souligne volontiers Catherine Clément, qui fut pour elle une amie et une confidente. Elle faisait preuve en toutes choses d'un vrai courage et d'une belle obstination qui forçait l'admiration. Pour les membres de l'ECF, elle incarnait avec noblesse la présence vivante d'un maître auquel elle avait voué son existence.

En septembre 1991, elle fit paraître un magnifique album de photos (*Visages de mon père*, Seuil), qui retraçait la vie de Lacan à travers des clichés en noir et blanc où apparaissaient, en filigrane, tout à la fois des années de bonheur, des conflits familiaux violents et des moments difficiles de l'histoire de la psychanalyse en France, dont elle ne souhaitait rien savoir au moment même où elle en livrait le témoignage : « *Un monument que je n'expose qu'après avoir examiné s'il était digne de la mémoire de mon père (...). Si je fais ainsi, à vous lecteur, ce qui est pour moi un don, ce n'est pas parce que Jacques Lacan appartiendrait désormais à l'histoire à laquelle d'ailleurs il ne "croyait pas" mais parce que j'aimerais que son nom, qui circule maintenant dans le discours universel, n'effaçât pas son image, ce qui reste de sa présence vivante.* »

Élisabeth Roudinesco